

Philippe Madec

La lente mais certaine prise en compte du vivant dans l'urbanisme durable

Pour le colloque « La nature, source d'innovation pour une métropole durable ? », Chicago, New York, Montréal, Paris, du 24 octobre 2012 à l'Hôtel de Ville de Paris

Cette contribution est nourrie de diverses conférences, dont à Paris en 1993 « Le paysage est dé-naturé » ou à Rennes en 1999, « La théorie du vivant, un nouveau paradigme » ou d'articles plus récents tel « Vert de rage » pour la revue ecologiK en 2011. Ils sont disponibles sur le site de textes www.philippemadec.eu

Je vous remercie pour cette invitation, et pour avoir intitulée ma contribution « la lente mais certaine prise en compte du vivant dans l'urbanisme durable » ce qui la décale à juste titre de l'intitulé général du colloque « la nature, source d'inspiration pour une métropole durable ? »

Prenons trois projets en cours de mon atelier pour revenir sur les termes « vivant » et « nature ».

Quand, dans le cadre du projet agri-culturel pour le quartier des Murs-à-pêches de Montreuil (Seine-Saint-Denis), à la suite d'un appel à manifestation d'intérêt, on retient d'installer sur une parcelle, à côté des étendues de maraîchage, une culture de l'osier, installe-t-on de la nature ? Ne construit-on pas davantage une cohérence écologique, biologique, mêlant la culture des Tziganes et des Roms sédentarisés à une production agricole qui permet de maintenir leur savoir-faire en cannage ? Agriculture, culture et histoire mêlées !

Quand, pour le projet de l'éco-village des Noés à Val-de-Reuil (Eure), on développe, avec une coopérative locale, une pratique d'horticulture biologique support de réinsertion sociale en même temps qu'un parc urbain inondable avec la création d'une frayère à brochets, quel aspect est de nature ? La création ex nihilo d'une frayère à brochets, l'acceptation des crues et/ou la coopération des hommes ?

Quand, pour les quartiers de Beausoleil à Pacé (Ille-et-Vilaine), on décide d'inonder l'hiver une prairie, entretenue tout le reste de l'année en tant que pâture, au bord de laquelle prennent place des immeubles collectifs sociaux et privés, que fait-on ? Redonne-t-on sa place à la nature ou donne-t-on les conditions au vivant de se déployer ?

Parler d'une nature en ville ramenée à la faune et à la flore, à la trame verte et bleue, à ce que l'on a coutume d'appeler la biodiversité, revient souvent à ignorer l'homme ou à opposer humanité et biodiversité. Ce serait comme si la terre et l'humanité étaient deux choses différentes ! Comme si l'homme, sous le prétexte qu'il est la créature la plus à même de se dénaturer, ne faisait pas partie de la nature ! L'homme et la Terre sont une seule et même chose, une expression consubstantielle de la nature.

Alors voilà : tout devient vert. L'immobilier, l'énergie et les voitures, les villes elles-mêmes. Nous voilà face à une « verdolâtrie » qui serait une rémanence des Modernes ? Bien sûr le végétal importe, au-delà de son agrément et de la capacité de ses lieux à établir une cohésion sociale, à lutter contre l'effet

d'îlot de chaleur, garantir la qualité de l'air et de l'eau ou soutenir la biodiversité. Je l'emploie abondamment pour réduire l'empreinte écologique de mes projets, comme avec les raves des quartiers Beausoleil de Pacé. L'arbre est le grand ami du projet urbain. Mais ne l'envisageant qu'ainsi, l'homme réduit la nature à un outil hygiéniste : phyto-remédiation, dépollution et maîtrise locale du climat, santé, etc.

Non content de l'épuiser depuis trop longtemps, il lui demande maintenant de réparer les dégâts qu'il lui a causés. Cette attitude reprend une idéologie du XIX^e siècle faite d'un mélange de vertu réparatrice de la nature et de rêve d'harmonie sociale, alors que notre rapport à la nature a profondément changé.

Oui, il y a un retour de la nature comme modèle. Mais, loin d'une nature romantique, idéalisée, ce qui s'affirme est une nature pensée comme l'expression du vivant. Le nouveau paradigme est là. La nature n'est pas seulement verte. Elle est vie, multicolore, noire, blanche, rouge, verte et bleue, à poil et à feuille, à écaille et à peau. A partir de ce qui reste de nature, les pièces éparses du monde se rassemblent autour de ce qui est en-commun : le vivant et sa diversité, une biodiversité dans laquelle l'homme retrouve sa place en symbiose avec les éléments de la nature.

Le modèle mathématique, prédominant au cours du modernisme, est remplacé par le modèle biologique. Nous nous inscrivons dans les mécanismes de la nature, nous nous y glissons pour nous (re)trouver. La voie royale est la voie du temps au centre du vivant. Elle est ouverte. La voie du vivant, de tout le vivant. Et tout cela s'inscrit dans une longue histoire de laquelle l'architecture et l'urbanisme ne peuvent être absentes.

La philosophie, la sociologie, l'anthropologie et la nouvelle histoire ont reconnu le quotidien, la multiplicité des temps vécus, les lieux, les mythes, la structure sociale, le corps, etc. Les sciences exactes, elles aussi, ont quitté leurs anciens modèles universels et invariants pour intégrer le mouvement, le vivant et sa dimension temporelle. Elles se sont forgé des outils pour cela : la thermodynamique, la géométrie fractale, les structures dissipatives ou la théorie du chaos, par exemple.

C'est vrai aussi pour l'art qui a quitté la géométrie abstraite et a intégré le geste, tel Hans Hartung flagellant ses toiles, Jackson Pollock et le *dripping*, ou Jean-Pierre Pincemin qui passe de l'abstraction de l'époque Support/Surface à la représentation des formes de la nature.

À la permanence, à l'analogie, à l'unité, à la continuité, à l'instant — ces intérêts d'hier — s'ajoutent les valeurs du vivant : le changement, la différence, la particularité, la discontinuité, la durée... L'architecture et l'urbanisme ne peuvent reporter une fois encore la seule tâche qui vaille : participer à l'invention de cet autre face du monde qui autorise un nouveau savoir-vivre. Ainsi l'engagement de la temporalité dans le projet urbain sert à élargir la spatialité. Elargir l'espace par le temps.

Construire les établissements humains selon les rythmes des saisons, selon les jours et les nuits des hommes ; les admettre en leurs différences et leurs spécificités selon les climats où ils se situent ; envisager les distances non plus en mètres mais en minutes selon la topographie, les âges et les destinations ; être attentif à la vie quotidienne de tous les êtres vivants ; apprendre des vents, de la goutte d'eau et des lichens ; laisser des lieux se reposer ; ajouter la lenteur à la vitesse, ce qui est à portée de pied à ce qui est au-delà de l'horizon. Adjoindre la durée à l'instant, accroître la temporalité par la spatialité sont autant de manières essentielles d'accueillir la nature dans la ville, y compris le vert qui cessera alors d'être l'alibi d'une nouvelle déresponsabilisation.

Le temps permet en outre de comprendre les limites de la tradition de la forme dans les conceptions architecturales du territoire et de la ville contemporaine, surtout métropolitaine. Ensuite, il rend compte du rôle opératoire accordé aux temporalités pour aborder les mécanismes de la ville, de la vie quotidienne urbaine, ce qu'illustrent tout autant la mise au point par les urbanistes d'une représentation

de la ville en cartes du temps que de l'intégration de la chronotopie, du foisonnement, de la flexibilité, la création d'un bureau du temps comme à Rennes, d'un Bureau des Questions du Futur comme dans le Vorarlberg, etc.

Enfin et surtout, le recours au temps est inévitable dans la nouvelle donne historique. La révolution culturelle la plus conséquente engagée par le développement durable réside dans une reconsidération de notre rapport au temps : passer d'une postmoderne permanence du présent à une conception de la durée tournée vers le futur, concevoir le temps hybride des natures humaine et terrestre, ou bien encore explorer le temps augmenté de la cybernétique sont autant d'aventures déjà engagées.

Les localités, temporalités, identités, territoires, particularités, spatialités, quotidiennetés deviennent ainsi des principes actifs de la culture qui, elle, prend là tout son sens comme quatrième pilier du développement durable. La culture a pour effet premier de reconnaître et produire de la différence, et dans le même temps d'ouvrir sur l'indispensable participation des citoyens.

En France, la construction neuve représente plus ou moins 1% du parc bâti existant. Ce n'est donc pas avec les quartiers et les bâtiments nouveaux, même les plus éco-responsables, que nous pourrions atteindre les engagements de l'Europe et de la France vers le "Facteur 4". La notion de « Facteur 4 » désigne l'indispensable objectif d'une division par quatre des émissions de gaz à effet de serre d'ici 2050. Annoncée en 1995 par le Club de Rome, auquel j'appartiens, elle propose d'arriver à avoir deux fois plus de performance avec deux fois moins de matière, deux fois plus de bien-être tout en consommant deux fois moins de ressources.

Il est donc bien plus essentiel de s'attacher à reconverter la ville existante que d'ajouter des quartiers neufs. Travailler sur les quartiers existants représente une tâche bien plus ardue mais aussi bien plus conséquente que la création des nouveaux quartiers durables.

On le sait : physiquement en France les établissements humains de demain, les villes de demain, ressembleront à ceux d'aujourd'hui parce que ce sont ceux d'aujourd'hui. On ne les détruira pas pour en construire d'autres ; nous n'avons ni le temps ni l'énergie ni les ressources pour le faire. D'un point de vue « soutenable », on sait qu'il vaut mieux consolider que détruire, réhabiliter que démolir, quand entrent en ligne de compte l'énergie engagée dans la démolition, l'énergie engagée dans l'évacuation des déchets, l'énergie et les ressources nécessaires pour les matériaux de la construction neuve, la quantité de déchets à traiter et le coût du tri sélectif (le volume des déchets issus du secteur du bâtiment est supérieur au volume des déchets ménagers), la perte d'un certain nombre de logements. Et quand on prend en compte les relations profondes existantes entre une société et son territoire, on ne compte plus.

Même reconverter physiquement la ville existante ne suffira pas, nous n'aurons pas métamorphosé la ville à temps pour répondre au défi du Facteur 4. Il n'y aura pas une révolution formelle de la ville, mais une métamorphose de l'intérieur basée sur un changement radical des modes de vie. Chaque action, quelque soit l'échelle où elle est menée, participe à une refondation dans l'avenir des lieux et des sociétés où elle se déroule. Il ne suffira pas d'amender notre monde pour sortir de la situation actuelle. Il faudra cheminer vers une autre relation au monde. La question de la puissance qui s'y jouera sera d'abord la puissance collective des citoyens avant d'être de watts, de joules ou de lumens.

La participation des citoyens est le paradigme de la biodiversité. Ils recomposent des territoires, parallèlement aux structures spatiales institutionnelles. Ils misent avec nous sur des micro-investissements étalés dans le temps, qui se nourrissent des interstices, des ambiances, des coins et des recoins, des délaissés. Ils accompagnent, mettent en espace des pratiques qui tissent une ville autre que celle des rues et des places, une ville alternative au creux de la ville déjà là.

Loin du plan liché, de l'objet magnifique et célibataire, nous travaillons maintenant sur des logiques et des frontières floues, dans la fragmentation. Nous en sommes donc venus à penser et à produire la ville à partir de processus, de stratégies programmatiques, de possibilités d'échange et de hiérarchies établies comme des potentiels, de l'acupuncture comme dans les exemplaires « Contrats de quartier » de la Région Bruxelles Capitale. Des pollinisations, des contaminations, des attractions, etc. La densité remise en selle par le développement durable est plus affaire de stratégies que de forme. Au cas par cas, la densification se produit malgré tout et les problèmes se résolvent peu ou prou : faire la ville sur la ville, réhabiliter, reconverter, réaffecter, tous les « re » appartiennent aux logiques du développement durable, comme les mutations, les extensions, les surélévations, les ouvrages en sous-œuvre, etc. Et là nous ne sommes sans doute pas dans un modèle naturel, mais face à une construction proprement culturelle, c'est-à-dire sociale, économique et environnementale.

Et ralentir la ville comme le vivant se repose !

Un changement de fond s'opère dans la langue courante. Nos villes et architectures sont maintenant durables, équitables, soutenables, désirables. Avant, on les disait futuristes, modernistes, postmodernistes, déconstructivistes, etc. Le suffixe « -able » remplace l'ancien « -iste ». La possibilité d'être « -able » et son souci supplantent l'esprit de système « -iste ». Le langage courant en atteste au moment où il est, effectivement et de toute urgence, question de la vie : nous sommes en train de gagner sur nous-mêmes !

En cette période où il est bien question de protection du vivant, voilà la confirmation d'une espérance efficace.